FEUILLETON DU 28 JUIN. — N° 130

LA JUIVE
DU
Château-Trompette

par PONSON DU TERRAIL

TROISIEME PARTIE

XIV

Un ressuscité

Godefroy suivit ce conseil et attendit un [illegible] avant de reprendre la parole. Ma[illegible] [illegible] [illegible] au [illegible] [illegible] la [illegible] de [illegible].

Quand je revins à moi, reprit-il, j'étais dans une obscurité complète. Ma tête était [illegible], je crus que j'avais perdu la vue et que les brigands m'avaient laissé pour mort [illegible]. Je cherchai à me lever, mes jambes fléchirent. Tout mon corps tremblait et je sentis tomber sur mes mains des gouttes d'un liquide qui n'était pas froid. Il ne me fallut pas réfléchir longtemps pour deviner que c'était mon sang qui coulait [illegible] [illegible] je [illegible] debout.

Les auditeurs de Godefroy retenaient leur respiration. Il reprit :

— Je fis deux pas en avant et je me heurtai à un mur. Ah ! ah ! me dis-je ; ils m'avaient au moins placé le long de la muraille. Je me retournai et après avoir fait une dizaine de pas, mes mains rencontrèrent le froid visqueux de la pierre humide et moisie. Une horrible pensée me vint à l'esprit : Est-ce que cette cruelle mégère de Mérotte, me dis-je, m'aurait fait crever les yeux et jeter dans quelque oubliette. Mes cheveux, à cette idée, se dressèrent sur ma tête et je sentis la sueur froide monter à mon front. Je tâtai donc la muraille et je fis le tour d'une pièce carrée. J'étais bien dans une cave ou dans un cachot. Mais où ?

Un frémissement parcourut l'auditoire de Godefroy et quelques éclairs de haine et de vengeance brillèrent dans les yeux des jeunes gens.

— Fort heureusement l'état de fièvre dans lequel je me trouvais m'empêcha de sentir d'abord la faim ; mais la soif me dévorait. Cela dura deux jours pendant lesquels je ne vis personne. J'abrège, n'est-ce pas ?

— Oui, oui, dirent deux ou trois voix en même temps.

— [illegible] [illegible] j'entendis [illegible] [illegible] [illegible] [illegible].

— [illegible] [illegible] de [illegible] [illegible].

— Mourra-t-il ? répondit une voix de femme, la voix de Mérotte, mais il n'y mourra pas. Dans quelques heures il serait délivré et ramené à Bordeaux.

— Non, non, nous prendrons ce héros et jetez-le dans la charrette. J'ai besoin de lui [illegible] pour faire mon entrée à la Nouvelle-Orléans.

— A la Nouvelle-Orléans ! répétèrent Clovis, Tancrède et Roland.

— Oui, c'est ce qu'elle a dit. Ne cherchons pas à percer les ténèbres de ses projets. En entendant ces paroles, je m'étais couché et je me fis beaucoup plus malade que je n'étais. Un homme entra. Ce fut avec ravissement qu'à travers mes paupières demi-closes, je vis un rayon de pâle lumière qui éclairait les dernières marches d'un escalier sur lesquelles se tenait Mérotte. Je n'étais pas aveugle. L'homme me prit et sans précautions me traîna par les bras jusqu'au bas de l'escalier où Mérotte me regarda d'un œil cruel et suant la haine. Puis elle me donna un coup de pied dans la poitrine en disant : « Le voilà donc, ce paladin. »

— C'est une furie, s'écria le colonel.

— Je ne bougeai pas. Je tenais trop à laisser croire que j'étais mourant. On me porta dans une charrette où je fus étendu et qui partit aussitôt. Je n'en entendis pas moins ces mots prononcés par celle que nous avons appelée baronne :

« — Prenez quelques précautions avec la petite et en route. »

— La petite ! l'idée me vint que c'était Hermine et j'ai pu me convaincre quelques heures après, que je ne m'étais pas trompé.

— Hermine ! s'écria Roland. Hermine était avec toi. Et tu sais où elle est ?

— Je le sais et c'est elle que nous allons délivrer.

— Quand la charrette se mit en marche, reprit Godefroy, j'aspirai l'air avec délices et m'installai du mieux que je pus pour ne pas trop souffrir des cahots. Je n'en faisais pas moins le mort pour cela.

— Vous étiez devenu prudent à ce que je vois, dit le colonel.

— Oui. Les voitures et la charrette, car il y avait deux voitures, marchèrent longtemps et aussi lentement les unes que l'autre dans le sable des landes que je voyais se dérouler à perte de vue. Puis, nous arrivâmes sur une grande route que nous suivîmes quelques instants ; enfin nous descendîmes une côte assez rapide et nous nous engageâmes dans des prairies marécageuses. C'était là le terme de notre voyage. Il faisait tout petit jour quand nous arrivâmes au pied d'un ancien château féodal en ruines. Avant que j'eusse le temps de l'examiner, on m'enleva brutalement, et deux hommes me montèrent au premier étage d'une tour, puis me jetèrent dans une espèce de chambre octogone, éclairée fort heureusement par une fenêtre oblongue.

— Quelle heure était-il ? demanda Tancrède.

— Un peu plus de huit heures à ce que j'ai pensé, car je ne pouvais m'en assurer. Ma montre, mes bijoux et mon argent ayant disparu depuis la nuit où j'avais été assommé.

— Continue.

— De toute la journée, je n'ai vu personne. Cependant j'ai entendu quelque remue-ménage et comme des préparatifs. Enfin la nuit arriva. Je n'attendais pas autre chose, et j'étais décidé à tout, même à mourir plutôt que de rester au pouvoir de Mérotte dont les menaces mystérieuses ne me rassuraient pas, comme vous le pensez. Quand l'obscurité fut suffisante, je sortis de l'immobilité dans laquelle j'étais resté toute la journée. Et je vous prie de croire qu'il faut une véritable force d'âme pour ne remuer ni pied ni patte pendant douze heures. Je me levai donc et me dirigeai vers la longue fenêtre de ma prison. Je me penchai au dehors et je constatai avec terreur que ce qui était au premier étage d'un côté donnait de l'autre sur des fossés bourbeux et profonds qui étaient bien à quarante pieds au-dessous de ma croisée. Je ne pus retenir un mouvement de désespoir en voyant cela. Je pouvais sauter par la fenêtre, mais j'étais sûr de me tuer et ma mort même, dans ces conditions, devenait inutile. Il était d'autant plus probable que je ne pourrais survivre à une pareille tentative que j'étais extrêmement faible, que la fièvre me dévorait et que depuis trois jours je n'avais rien pris.

Personne n'interrompait plus Godefroy. Tout le monde l'écoutait silencieusement, l'angoisse peinte sur la figure.

— Néanmoins, reprit-il, je compris qu'il fallait à tout prix, prendre un parti. Je me penchai davantage hors de la fenêtre, au risque de tomber la tête la première, et je tâtai à droite et à gauche avec mes mains pour savoir s'il n'y aurait pas quelque aspérité, quelque tronc de lierre mort accroché à la muraille et à l'aide desquels je pourrais descendre. Aussi loin que mon bras pouvait s'étendre, je ne trouvai rien à ma gauche. A ma droite, je sentis, frôlant le bout de mes doigts, quelque chose de rond qui me parut être un tronc d'arbre. Je cherchai à voir, mais la tour était ronde et il m'était impossible d'apercevoir ce seul espoir de salut. Je me penchai donc de nouveau et avec mille précautions, je tâchai de m'allonger assez pour atteindre le point d'appui tant désiré. Tout mon corps était hors de la fenêtre. J'allais atteindre le but, lorsque...

XV

Mérotte devant les juges

Un coup de marteau, frappé à la porte du jardin, retentit.

— Serait-ce déjà le commandant ? dit Main-Hardye.

— Probablement, répliqua Robert de Cézac.

C'était en effet Monségur qui arrivait avec M. de Queyries et huit gendarmes. On fit entrer tout ce monde.

— Mon cher sauveur ! dit le substitut en s'élançant vers Godefroy, dans quel état vous voilà !

— Hélas ! mon cher ami, vous avez bien manqué ne plus me revoir.

— Vraiment ?

— Godefroy, demanda Tancrède, achève ton histoire.

— Avons-nous le temps de l'entendre ? interrogea le substitut. Si cette fois M. de Main-Hardye sait où trouver la Mérotte, ne nous amusons pas à raconter des faits que nous aurons le temps d'apprendre plus tard et allons au plus pressé.

— Monsieur de Queyries a raison, dit le commandant.

— Deux mots, deux mots seulement réclamèrent le colonel, Tancrède, Clovis et Roland.

— C'est que vous ne savez pas à quel moment de ce récit vous êtes arrivés, dit Robert.

— Voyons ! dit le substitut, où se trouve Mérotte.

— A Blanquefort, répliqua Main-Hardye.

— Oh ! alors, reprit M. de Queyries, vous pouvez achever votre histoire. Il ne nous faut pas plus d'une heure et demie pour aller là-bas et nous y arriverons au bon moment, au contraire, en ne partant que dans vingt ou vingt-cinq minutes.

Après ces paroles tout le monde se rassit et Godefroy reprit le fil de son histoire.

— Tout mon corps, vous disais-je, était suspendu dans le vide et j'étais tellement absorbé par le désir de trouver ce que je cherchais que je ne me faisais aucune idée du danger que je courais. Tout à coup j'eus comme un éblouissement et je me sentis tomber.

A ces mots un cri s'échappa de toutes les poitrines.

— Instinctivement, reprit Godefroy, je fis un effort surhumain pour me retenir. Ce fut en vain. La tête emporta le reste du corps. Je sentis que c'était fini. J'allais faire une chute de quarante pieds et je murmurai une prière. En moins de temps qu'il n'en faut pour vous le dire, mon corps arriva au pied de la tour. Chose singulière, malgré la rapidité d'une telle chute, on ne se figure pas combien de réflexions on a le temps de faire.

(A suivre.)

BULLETIN DU TRAVAIL
Demandes et Offres d'Emplois

Pour faciliter aux nombreux travailleurs de toutes professions atteints par le chômage le moyen de connaître les emplois vacants, l'Administration du journal a décidé de publier, moyennant 0 fr. 15 CENTIMES par inscription, les offres et demandes d'emplois, limitées toutefois à l'adresse et à la profession de ceux qui offrent ou demandent un emploi.

Les insertions comportant d'autres indications seront calculées au prix de 0 fr. 15 CENTIMES la ligne.

Toute demande d'insertion devra être accompagnée du montant en timbres-poste.

Le prix de l'insertion est fixé à 0 fr. 30 CENTIMES pour les demandes et offres où il est indiqué que la réponse doit être envoyée aux bureaux du journal.

AVIS IMPORTANT. — *Les demandes de renseignements doivent être adressées directement aux adresses indiquées et non au journal qui ne se charge pas de les transmettre.*

EMPLOIS VACANTS

A LILLE

Maison [illegible] [illegible].

On demande [illegible] [illegible].

[illegible], rue [illegible], 40.

Ouvrière et apprentie repasseuses, rue du Vieux-Marché-aux-Moutons, 22.

Ouvrière repasseuse, rue de Jemmapes, 58.

Ouvrières repasseuses pour le linge, [illegible] Ste-Catherine, 10.

Apprenti tôlier de bonne famille, 22, rue des [illegible] [illegible] 40, [illegible].

Bons ouvriers [illegible] Travail sur rue des Postes, 261.

Bonne apprentie couturière, rue Léon-Gambetta, 108 bis.

Garçon charcutier, rue de Wazemmes, 93.

Coupeur pour confections de tous, 8, rue du Vieux-Marché-aux-Moutons.

A AVESNES

Bon menuisier modeleur, chez M. Paul Sterbecq.

A MONTCEAU-SAINT-WAAST

Sellier-garnisseur chez M. Jules Lainet fils, carrossier.

A CUISE

Demoiselles gérantes et bonnes vendeuses pour [illegible], rue de Valois, 22.

A VALENCIENNES

Demi-ouvrière [illegible], rue du Quesnoy.

A FREVENT

Jeune homme de bonne famille [illegible] chez M. [illegible].

A BRUAY

[illegible] chez M. Amédé Bourdon.

A TOURCOING

Demande [illegible], rue de Lille, 16.

[illegible] travailleur, 16, rue de [illegible].

A MAUBEUGE

[illegible] chez M. Vernelet, [illegible] rue de [illegible].

A SAINT QUENTIN

[illegible] [illegible], 30.

A LANDRECIES

[illegible], demande chez M. [illegible].

A DON SAINGHIN

[illegible], S'adresser aux [illegible].

A SAINT-SAUVEUR-ARRAS.

Bons ouvriers [illegible]. — S'adresser chez M. L. Doxy, constructeur. — Travail assuré.

DEMANDES D'EMPLOIS

A LILLE

Jeune femme demande journées ou ménage. — S'adresser 78, rue de Paris.

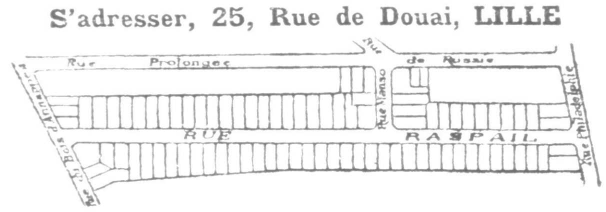
A LENS.

[illegible] [illegible] bureau du journal aux initiales A. T. F.

TERRAINS A VENDRE
Rue Raspail et Rue Manso, FIVES-LILLE

Terrains à vendre pour Habitations économiques dans rues classées dans le réseau des voies municipales. Rues pavées possédant Aqueduc et canalisation d'eau. *Construction de Maisons et vente de terrains avec facilité de paiement.*

S'adresser, 25, Rue de Douai, LILLE



Evitez la chaleur en été

Ménagères prévoyantes et soucieuses de votre santé, employez le réchaud à gaz qui, à tout moment, vous rendra d'énormes services, soit pour la cuisson des aliments, soit pour les différents autres besoins domestiques. Vous réaliserez ainsi une réelle économie de temps et d'argent, tout en obtenant le maximum de propreté et de commodité.

S'adresser pour renseignements et choix d'appareils : rue du Curé, 16, à Roubaix.

Plus d'oppressions ni

ASTHME

M. L. BRUNEAU, pharmacien, à Lille, rue Nationale, envoie Gratis et Franco UNE BOITE D'ESSAI de *Poudres et Cigarettes* ESCOUFLAIRE avec nombreux certificats de guérisons.

Se trouve dans toutes LES PHARMACIES

PRÊT Argent sur signat. long terme. Société Industrielle, 86, r. Lafayette, Paris (25e ann.). Ne pas confondre.

Société Coopérative Ouvrière

L' "Humanité" de Wattrelos

Anonyme à capital et personnel variables.

Siège social : Rue des Champs, WATTRELOS

Les sociétaires de la Société *l'Humanité de Wattrelos* sont invités à assister à l'Assemblée générale ordinaire qui aura lieu le Dimanche 17 juillet 1905, à 3 heures du soir, dans la salle Louis Duquesnoy, estaminet à l'enseigne « Au [illegible] », la Fonderie, à Wattrelos, pour la discussion de l'ordre du jour suivant :

1. Formation du bureau ;
2. Constatation du nombre de sociétaires présents et dépôt sur le bureau de la convocation légale ;
3. Lecture du procès-verbal de la dernière assemblée générale ;
4. Rapports du Conseil d'administration et de la Commission de contrôle ;
5. Approbation du bilan arrêté au 30 juin 1905 et fixation du dividende ;
6. Renouvellement du Comité spécial de prévoyance ;
7. Renouvellement de la Commission de contrôle, 3 membres à élire ;
8. Questions diverses.

Le Conseil d'Administration.

CONSULTATIONS GRATUITES
148, Rue de Lannoy, à ROUBAIX

PAR LE

Docteur MERLIER

Médecin-adjoint de l'Hôpital Saint-Sauveur, de Lille,

PHARMACIEN de 1re Classe

COMMENT GAGNER DE L'ARGENT
Brochure intéressant tout le monde envoyée gratis. G. POITEVIN & Cie, 22, Chaussée d'Antin, Paris

Savons de Ménage
en barre et en pains

ARTICLES SPÉCIAUX

pour colporteurs, les marchés, bazars, etc.

Conditions avantageuses

Savonnerie de Saint-André-lez-Lille

108, Rue Sadi-Carnot

CAFÉS LABRADOR
Société Nouvelle de Torréfaction

LE HAVRE

Vente exclusive au Gros et Demi Gros

PRIX DEFIANT TOUTE CONCURRENCE

Demandes Echantillons

CAISSE HEBDOMADAIRE DE PREVOYANCE

Fondée le 1er Juin 1895

Directeur : J. DEVOGELE, Propriétaire et Fondateur

Rue Ampère, 63,

CANTELEU-LAMBERSART (Près Lille)

La **CAISSE HEBDOMADAIRE DE PREVOYANCE** est une œuvre de bienfaisance pour l'encouragement à l'économie procurant à tous la chance de gagner **7.500** ou **5.000** francs tous les mois avec 5 francs par mois.

Il n'y a pas d'avantage plus grand dans l'univers.

Après chaque tirage, tout Souscripteur qui n'a pas gagné, a la liberté de se faire rembourser les sommes versées, conformément à l'article premier des Statuts.

Demander les Statuts, ou envoyer nom et adresse accompagnés de 2 fr. 50 en timbres ou mandat.

Moutarde "Grey Poupon" Dijon

Remède facile à prendre contre le **VER SOLITAIRE**, rejet du Ver **AVEC LA TETE**, (résultat garanti), **10 fr.** Le remède est rendu pour rien en cas d'insuccès.

Emulsion à l'huile de foie de morue pure et aux hypophosphites **2 fr. 75** le litre. — **2 fr. 50** par 6 litres

LES

ORDONNANCES MEDICALES

sont exécutées à la **Pharmacie F. Gerreth, 15, rue du Chemin de Fer, ROUBAIX** (ne pas confondre avec la rue de la Gare) **AU MEILLEUR MARCHÉ QU'IL SOIT POSSIBLE**, tout en tenant **scrupuleusement compte** de la **QUALITÉ** et de la **QUANTITÉ** des médicaments. **COMME GARANTIE** pour le **docteur** et le **client** tous les produits sortant de la **pharmacie F. Gerreth** sont **cachetés à la cire** avec **CACHET DE GARANTIE.**

BRONCHITE - OPPRESSION - ASTHME

Soulagement **immédiat**, guérison **rapide**, par les **Pilules Antiasthmatiques F. GERRETH**, 15, rue du Chemin-de-Fer, Roubaix. — Supérieures aux poudres qui ne soulagent que momentanément. Essayez : un seul flacon suffit. **4 fr. 50** le flacon.

Concessions à tous les fonctionnaires et aux malheureux

NOS LIVRES-PRIMES
Ouvrages de propagande

LE CONGRES SOCIALISTE DE BORDEAUX, compte-rendu complet : brochure de 160 pages, ornée de photographies, avec une préface de G. ROUANET, député de la Seine : **0** fr. **25** cent. ; franco, **0** fr. **30** cent.

L'ŒUVRE DE MILLERAND, (Un Ministre Socialiste), par A. LAVY, un volume de 445 pages, **2 fr. 25**, dans nos bureaux ; **2 fr. 50** franco contre mandat ou timbres.

LE SOCIALISME REFORMISTE, par A. MILLERAND, une brochure de 121 pages : **0** fr. **50** cent. franco.

LE SOCIALISME : Histoire complète, résumé des doctrines, biographies des militants, statistiques, nombreuses illustrations ; publié sous la direction de M. BUISSON, député de la Seine. — Un volume, **0** fr. **75** cent. ; franco, **1** franc.

BIOGRAPHIE POLITIQUE DU XIXe SIECLE : Biographie complète des hommes politiques de tous les pays, nombreux portraits. — Deux volumes, **1** fr. **50** ; franco, **2** francs.

En vente dans nos bureaux et chez nos dépositaires

Coaltar Saponiné Lebeuf
DESINFECTANT ANTIASMATIQUE

cicatrisant les plaies

Admis dans les hôpitaux de Paris et de la marine militaire française, **preuve irrécusable de ses qualités.**

Très efficace contre les plaies, cancers, gangrène, **angines**, etc., etc.

Se méfier des imitations

Suprême Pernot
le meilleur des desserts fins

FUSILS ANGLAIS
des premières marques

PURDEY & SONS, HOLLAND & HOLAND L, VV. W. GREENER, etc., etc.

A. GUINARD
SEUL AGENT

8, Avenue de l'Opéra, 8, PARIS

Demander le Catalogue instructif

Spécialité de Cartouches anglaises

POUDRE SANS FUMEE : Les **Meilleures comme GROUPEMENT, PENETRATION, PORTEE.**

Catalogue contre **30 centimes** en timbres-poste.

Pour éviter les mortelles conséquences des **ACCIDENTS DE CHEMIN DE-FER**

Voyageurs ! Assurez-vous à la Société mutuelle d'assurances à prime fixe et UNIQUE **LE VOYAGE**, Place Lafayette, 109, Paris.

Moyennant un versement de **CENT FRANCS** toute personne est garantie sa vie durant pour **CENT MILLE F^{cs}** contre tout risque de mort occasionnée par un accident survenu sur n'importe quelle voie ferrée d'Europe, d'Algérie et de Tunisie.

● 50 fr. garantissent 50,000 fr. — 20 fr. garantissent 20,000 fr. ●

La Mutualité de la Société assure en outre la Répartition de bénéfices aux assurés. Renseignements gratuits au Siège social du "VOYAGE" 109, Pl. Lafayette, Paris.

FEUILLETON DU 28 JUIN. — N° 179

L'OR INFAME

par Charles MEROUVEL

TROISIEME PARTIE

JOURS D'ÉPREUVES

XIV

Le messager

— Lesquelles ?

— D'abord, obtenir la liberté de cette pauvre Jeanne...

— Votre amie ?

— Je veux briser la chaîne qui la tient attachée à cet odieux mari... Sa vie est un supplice... Il ne peut pas durer.

— Ensuite ?

— Je veux vous mettre entre les mains la preuve de votre innocence. Seul, je n'y parviendrais pas, mais j'ai une alliée qui m'aidera puissamment... une pauvre fille de votre pays d'Annebault...

— Hélène Aubry ?

— Vous ne l'avez pas oubliée ?

— Non, mais que peut-elle ?

— Tout, peut-être... Ne m'en demandez pas davantage...

— Mais le baron ?...

Jacquet haussa les épaules d'un air de compassion.

— Lui ! fit-il. Je vous ai dit que je le haïssais ! Eh bien ! par moments j'en arrive à le plaindre. Il y a en ce qui s'est passé un mystère qui m'échappe. Le connaîtrons-nous jamais ? Qui sait !... En tout cas, si comme moi vous suiviez pas à pas, en marchant dans son ombre, pour ainsi dire, cet homme autrefois si hautain, si sûr de sa domination, si fier du respect et des platitudes dont on l'entourait, vous seriez étonné du changement survenu en lui. La fuite de Mademoiselle lui a porté un coup terrible. Il se sent [illegible], soupçonné. Il est irritable et inquiet. Il n'a pas que les apparences du calme dont il ne veut pas se départir par orgueil... Le spectre de la morte le poursuit !

Jacquet conclut :

— Voilà ce que je vois et mon aversion se change en pitié.

— Mais que ferez-vous ?

— Monsieur d'Annebault, vous êtes un homme d'honneur, vous, un gentilhomme de bonne souche. Vous me demandez ce que je ferai. Le voici. Quand l'heure sera venue, je m'en remettrai à votre jugement et à votre loyauté. Seulement quand nous vous écrirons : — Venez ! il faudra rentrer en France, pour quelques jours du moins... Le pourrez-vous ?

— Oui.

— Vos affaires ?...

— Avec le consentement du marquis, elles me laisseront libre.

— Elles sont prospères ?...

— Au delà de nos espérances.

— Dieu vous devait cette compensation.

— Il a pris le marquis d'Ailly pour intermédiaire. Sans lui je n'aurais pu rien faire. Jamais je n'oublierai ses bontés pour moi.

— Il vous a donné la fortune ! Il faut lui en savoir gré, mais vous ne ferez pas mal de garder un peu de reconnaissance pour une autre personne qui sans doute vous rendra l'honneur.

— Hélène !

Le comte songea :

— Pauvre fille ! Cœur dévoué ! Pourquoi ne l'ai-je pas mieux connue autrefois !

Et s'adressant à Jacquet :

— Le marquis d'Ailly a déjà placé une somme considérable dans les sociétés des mines d'or qui se fondent ici de tous côtés. Chaque jour il s'en découvre de nouvelles. Grâce à de précieux renseignements, je crois que nous avons pu choisir les meilleures. Le marquis a la générosité de mettre nos bénéfices en commun. Mes ambitions sont très limitées. Tout ce que je pourrais désirer, ce serait de rentrer dans la maison paternelle que j'ai si follement perdue, mais elle est entre des mains dont elle ne sortira plus...

— Peut-être... fit doucement Jacquet.

La salle s'était vidée peu à peu.

Anne-Marie et ses amis ne voulaient pas troubler l'entretien du comte et du secrétaire du baron Ferrand.

Jacquet avait été frappé de la grâce de Suzanne et surpris de se trouver à Johannesburg dans une maison appartenant à une Française ?

Il demanda à Jacques d'Annebault :

— Cette dame qui est propriétaire de cet hôtel, comment s'appelle-t-elle ?

— Madame Plourec.

— De quel département est-elle ?

Le comte répondit évasivement, en se souvenant des recommandations d'Anne-Marie :

— Je ne sais pas trop... Elle parle très rarement d'elle-même...

— Par quel miracle est-elle venue jusqu'ici ?

— Bien simple. Elle a épousé un ouvrier maçon, assez entreprenant sans doute... Il est venu au Cap et de là à Kimberley et à Johannesburg. Il a travaillé, amassé une petite fortune qui peut devenir grosse par l'augmentation des terrains qu'il a eus pour rien et il est mort sans avoir eu le temps d'en jouir. Vous voyez à quel point c'est simple et banal.

— Pas tant que ça. Il a laissé sa veuve et une fille...

— En effet. Vous venez de les voir.

— Charmante, la jeune fille !

— Autant que la mère est bonne ; elles sont d'une intelligence supérieure l'une et l'autre !

Suzanne rentrait.

Elle s'approcha des deux amis.

— Que vous avez de choses à vous dire, fit-elle, mais c'est naturel quand on vient de si loin.

— Et mademoiselle Blanche ? demanda le comte.

— Elle dort. Je viens de la quitter. Elle nous donne bien des inquiétudes. Miss Maud pleurait près de son lit.

— Elle est très faible ?

Heureusement, la mauvaise saison va finir et notre printemps ne tardera pas à venir...

— Elle va se reposer ce soir ?

— Non. En ce moment, on appose des affiches partout. Elle l'a voulu. Nous nous y sommes tous opposés, mais sans résultat...

— Pourquoi ?

— Ses voyages la fatiguent beaucoup.

Suzanne secoua la tête et dit :

— C'est à elle qu'il faudrait le demander. En la contrariant, on lui aurait fait plus de mal qu'en cédant à sa volonté.

— Pourrai-je la voir auparavant ? demanda Jacquet.

Le comte répondit à cette question par une autre.

— Voulez-vous me permettre de vous donner un conseil ?

— C'en est un que je vous demande.

— Elle est très fatiguée, énervée, surprise et en même temps charmée de vous voir, car elle a une vive amitié pour vous.

— Alors ?...

— Attendez à demain ! Laissez-la reposer. Entre nous, je suppose que le concert qu'elle veut donner ce soir à ses amis de Johannesburg — car on l'adore ici, cette malheureuse enfant ! — vous est surtout destiné...

— C'est bon j'attendrai.

— Et pour vous distraire, venez vous promener. Je vous accompagnerai.

— Surtout n'oubliez pas l'heure du dîner, observa Suzanne.

— Allons, dit Jacquet, si vous n'êtes pas trop fatigué vous-même.

— Oh ! moi, fit le comte en passant le bras du secrétaire sous le sien, j'étais bâti pour la vie que je mène et qui a l'avantage de me briser le jour pour me préparer un bon sommeil la nuit. Autrement j'aurais de mauvais rêves. Je penserais à cette Gabrielle si douce, si dévouée ! Vous ne pouvez comprendre, mon ami, ce que valait cette femme qui pourtant avait eu une minute de défaillance dans sa jeunesse. Elle avait subi, elle aussi, la fascination des millions, mais que de regrets ensuite, quelle vaillance, quelle dignité dans sa retraite ! Et ces misérables m'ont accusé de l'avoir assassinée ! Mais je me serais fait hacher pour elle ! Et quand je vois sa pauvre Blanche errer seule avec miss Maud de ville en ville, vous ne sauriez croire ce que je souffre ! Elle se tue et je crois en vérité qu'elle a conscience de son suicide et qu'elle veut échapper à l'horrible souvenir de la mort qui l'a faite orpheline et aux sombres pensées dont elle est assaillie.

Ils sortirent.

Pendant quelques heures, ils errèrent dans les rues de Johannesburg parmi tout un peuple de travailleurs noirs et blancs qui s'agitaient avec une activité extraordinaire.

On aurait dit une armée de fourmis gigantesques occupée à bâtir une ville au milieu du désert.

Les uns s'enfonçaient dans les entrailles de la terre, d'autres apportaient des matériaux ; des maçons élevaient des murailles ; et çà et là quelque massive cheminée soufflait dans l'air des nuages de fumée noirâtre, tandis que de tous côtés des sirènes mêlaient leurs mugissements au tumulte des wagons et des locomotives en mouvement et des fouets des conducteurs de bestiaux ou des chariots lourdement chargés qui sillonnaient les rues en tous sens.

Point de monuments, des villas ressemblant à des maisons de fermiers et des baraques de campement ou des hangars d'usines.

C'était laid, aride, poussiéreux, noir de charbon, triste à voir, sans poésie et sans grâce, et cependant imposant et grandiose, à cause de l'effort colossal tenté par cette étrange population.

Les terrains fouillés, bouleversés, dévastés, presque hideux à voir, acquéraient déjà des valeurs fantastiques.

Des aventuriers se les disputaient à coups de ruses, de banknotes et d'efforts de toute sorte, en attendant que d'autres plus sinistres vinssent tenter de les voler à coups de canon et de fusil à leurs légitimes possesseurs.

C'est que cette terre suait l'or par tous ses pores, que dans ses entrailles elle en contenait d'énormes quantités et que de tous côtés les affamés, les avides, les voraces, accouraient pour en arracher quelques parcelles, afin d'acheter tout ce qui se paie avec ce métal sorti des forges de l'enfer, honneurs, voluptés et jouissances, ou de l'entasser avec une âpre et sordide avarice dans un accaparement inutile et jaloux.

C'est que d'un bout à l'autre du monde un cri commençait à se répéter, bruyant comme un coup de canon ;

(A suivre.)